

ACME, Atelier Théâtre Actuel et Les Béliers Parisiens
présentent

les poupées persanes

d'Aïda Asgharzadeh
Mise en scène Régis Vallée



Perruques : Julie Poulain
Costumes : Marion Rebmann
assistée de : Marie Dumas de la Roque
Lumières et régie générale : Aleth Depeyre

Vidéos : Fred Heusse
Musique : Manuel Peskine
Décors : Philippe Jasko/Régis Vallée
Assistante mise en scène : Mélissa Meyer

Aïda Asgharzadeh, l'exil en héritage

Avec « Les Poupées persanes », l'autrice d'origine iranienne signe un mélodrame poétique et politique

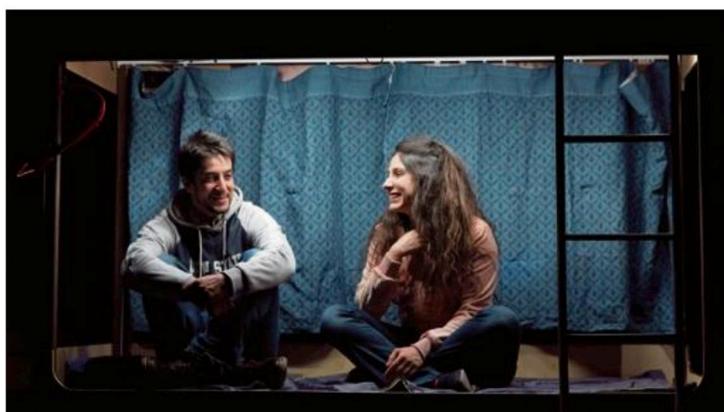
THÉÂTRE

Quand les parents d'Aïda Asgharzadeh ont assisté à la première représentation des *Poupées persanes*, son père était « en pleurs comme jamais » et sa mère lui a confié : « J'ai la sensation que tu as fini quelque chose que nous n'avions pas réussi à clore dans notre histoire familiale. » C'est pour eux que leur fille a écrit ce spectacle. Pour leur dire à quel point elle a compris la douleur de leur itinéraire, celui d'un espoir brisé.

Ses parents – lui, architecte, elle, professeure d'économie – ont participé à la révolution iranienne, ont contesté le régime du chah avant d'être menacés de mort par celui des ayatollahs. Ils ont dû fuir leur pays et sont arrivés en France, le 31 décembre 1978, avec la sœur d'Aïda, alors âgée de 4 ans. Aïda Asgharzadeh s'est inspirée librement de leur histoire. Et ses *Poupées persanes*, grâce au bouche-à-oreille, font salle comble au Théâtre des Béliers parisiens après avoir triomphé deux années consécutives au Festival « off » d'Avignon. Elles résonnent de manière particulière à l'heure de la révolte citoyenne qui secoue la République islamique depuis la mort, le 16 septembre, de la jeune Mahsa Amini, arrêtée par la police des mœurs iranienne pour « port de vêtements inappropriés ».

Le voile n'est pas le propos de la pièce, mais il est présent. L'un des personnages, interprété par Aïda Asgharzadeh, une enseignante engagée contre le régime, apparaît au départ les bras et la tête nus. Au fil de l'histoire, elle arrive sur scène voilée : « Je ressens une réaction particulière dans le public. Il ne s'agit plus alors d'une histoire passée dans un pays lointain, mais d'un drame qui continue. A la fin des représentations, des spectateurs nous disent que ce récit les aide à comprendre ce qu'il se passe aujourd'hui », témoigne l'autrice et comédienne.

Tout en gardant la thématique de la transmission, de l'héritage et des relations mère-fille qui constitue le fil rouge de ses précédentes créations (*Vibrants*, *La Main de Leïla*, *Le Dernier Cèdre du Liban*), Aïda Asgharzadeh signe là sa pièce la plus intime. Ni documentaire sur la révolution



Kamel Isker et Aïda Asgharzadeh dans « Les Poupées persanes », d'Aïda Asgharzadeh. ALEJANDRO GUERRERO

iranienne, ni biographie familiale au sens strict, ce mélodrame poétique et politique qui met en scène deux couples d'universitaires mélange réalité, fiction et histoire d'amour. « *Yeki bood, Yeki nabood...* » (l'équivalent du « Il était une fois » en farsi) : ainsi commence l'intrigue des *Poupées persanes*, épopée romanesque se déroulant sur plus de vingt ans et naviguant en flash-back entre l'Iran et la France.

Au départ, la jeune femme, née à Paris en 1986, imaginait plutôt un film. Mais après avoir vu, en 2015, le long-métrage de Kheiron, *Nous trois ou rien*, dans lequel l'humoriste raconte l'exil de ses parents iraniens, qui, comme les siens, ont la mauvaise conscience de s'être fait voler leur révolution, Aïda opte pour une version théâtrale. Elle avait juste en tête la scène finale : un contrôle de police

Avant de créer la pièce, la comédienne a emmené l'équipe en Iran pendant dix jours

à la frontière, des faux papiers, une petite fille qui court partout à cause des décorations de Noël et finit par attendrir les policiers qui laisseront passer la famille.

« Une dose de comédie »

Elle a monté ce projet pour ses parents, mais aussi pour gommer la relation confuse qu'elle avait avec l'Iran. « *Quand j'étais enfant, je parlais le farsi, je n'avais pas les mêmes goûters que les autres, j'avais un accent, l'Iran était un pays peu connu. Je ne voulais pas me sentir différente des autres petits Français. Ce n'est qu'à l'adolescence que j'ai compris ce qu'avaient vécu mes parents, la révolte, la lutte, la répression, l'exil, et j'ai eu alors honte d'avoir eu honte de mes origines.* »

Quand elle annonce à ses parents qu'elle se doit de raconter leur histoire, son père lui a, pour la première fois, parlé des événements de manière factuelle. Puis, quand elle lui a envoyé le texte, il lui a juste « corrigé deux dates ». Avant de créer la pièce, Aïda a emmené l'équipe en Iran pendant dix jours. « *La découverte de la culture iranienne, de son sens de l'accueil et de l'humour, a amené de la bienveillance et de l'amour dans le spectacle. Je voulais une*

dose de comédie pour éviter le ton larmoyant et aussi parce que mon père est drôle. »

Pour mettre en scène cette fresque contemporaine qui oscille entre larmes et rires, entre tragédie politique et destins amoureux, l'autrice a choisi Régis Vallée (comme pour *La Main de Leïla*), comédien qui a été de toutes les aventures des pièces d'Alexis Michalik. On retrouve d'ailleurs

l'influence de Michalik dans la construction de ces *Poupées persanes* : l'obsession du rythme, les décors qui tournent, pour aboutir à une pièce chorale dans laquelle six comédiens (mention spéciale à Sylvain Mossot et à Ariane Mourier) interprètent plusieurs personnages et passent avec aisance d'une époque à l'autre.

Régis Vallée et Aïda Asgharzadeh ont en commun le « off »

d'Avignon et le tremplin qu'il peut représenter. « *J'ai toujours commencé mes créations dans la folie de ce festival que j'adore* », témoigne l'autrice. Le théâtre, cette jeune femme y est venue par étapes. Bac scientifique, fac d'économie où elle s'ennuie, elle bifurque en lettres et cinéma. « *Fascinée* » par les premiers spectacles qu'elle découvre (*Qui a peur de Virginia Woolf?*, d'Edward Albee, et *Forêts*, de Wajdi Mouawad), elle tape un jour « *cours de théâtre* » sur son ordinateur, tombe sur les Ateliers du Sudden. « *Mes parents m'ont dit : "OK, mais continue tes études!"* », se souvient la comédienne. Très vite, elle écrira ses premières pièces.

En cet automne, jamais elle n'aurait pu imaginer ce télescope entre *Les Poupées persanes* et l'actualité. Les événements en Iran, elle les suit, bien sûr. « *Je suis admirative du courage presque inimaginable de la population iranienne, prête à mourir pour que le pays change.* » Elle dit avoir de l'espoir pour ce combat et s'interroge : « *Si le changement intervient, est-ce que mes parents voudront vieillir là-bas ?* »

SANDRINE BLANCHARD

Les Poupées persanes, d'Aïda Asgharzadeh, mise en scène : Régis Vallée. Avec Aïda Asgharzadeh, Kamel Isker, Azize Kabouche, Toufan Manoutcheri, Sylvain Mossot, Ariane Mourier. Théâtre des Béliers parisiens, Paris 18^e. Jusqu'au 21 janvier 2023, puis en tournée.

SAFARI-CROISIÈRE
Afrique australe
AFRIQUE DU SUD • BOTSWANA • NAMIBIE • ZIMBABWE

“Les Poupées persanes” : à la scène, les miniatures attachantes d’Aïda Asgharzadeh



Drôle d’endroit pour se souvenir (« Les Poupées persanes »). ALEJANDRO GUERRERO

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD - Après un passage remarqué par le Off d’Avignon, la pièce d’Aïda Asgharzadeh emboîte les récits, les époques, les douleurs de l’exil et les drames de filiation. De Téhéran à Avoriaz, entre rire et larmes.

Dans les rares théâtres parisiens qui se lancent déjà dans la rentrée théâtrale, le grand écart des ultimes soirées d’été... Rien de commun apparemment entre *Une idée géniale*, réjouissante comédie de pur boulevard, et *Les Poupées persanes*, touchant mélodrame politico-poétique. Si ce n’est que leurs auteurs respectifs, [Sébastien Castro](#) et Aïda Asgharzadeh, sont comédiens, maîtrisent à merveille la pâte théâtrale et jouent eux-mêmes des rôles-clés dans des spectacles dont ils ont su façonner en véritables artisans situations et répliques chocs.

L’humour pour réinventer son couple. Ou sa tragique histoire, ses origines fracassées, son identité menacée, c’est aussi un des secrets des *Poupées persanes*, un des tubes du festival Off d’Avignon 2021 et 2022 qui nous arrive à Paris. Sous la plume habile et comme aimantée d’Aïda Asgharzadeh, les récits s’y emboîtent telles des poupées russes, les époques s’entremêlent, et l’amour et la lutte révolutionnaire, et les douleurs de l’exil et les drames de filiation. Entre la bibliothèque de Téhéran en 1971 et un chalet d’Avoriaz où deux adolescentes grincheuses s’apprêtent avec leur mère au passage de l’an 2000, la comédienne-dramaturge a su tresser en magicienne une pièce aux allures de conte persan, mais où sont aussi dénoncées les illusions politiques de quatre jeunes étudiants hostiles au régime du shah et pleins de vaines espérances envers le régime islamique à naître et son héraut l’imam Khomeini. Certains les paieront de leur vie.

Les acteurs jouent chacun plusieurs rôles et déplacent eux-mêmes à toute vitesse les décors dans ce spectacle imprégné de l’esprit d’Alexis Michalik, tant pour la construction dramatique que pour le rythme et la diabolique efficacité d’une mise en scène en perpétuel mouvement signée Régis Vallée. N’est-il pas un des complices de toujours du triomphant et surdoué metteur en scène et auteur du *Porteur d’histoire* et d’*Edmond* et un de ses acteurs phares, aussi, dans *Les Producteurs* où il incarne l’inénarrable Allemand groupie de Hitler ?

Conjuguant mythes persans et réalité socio-politique, amour passion et problème mère-fille, Iran et France, c’est peu dire que ces attachantes *Poupées persanes* brassent large. Mais avec un tel art de l’émotion du spectateur, maniant avec tant de maestria rire et larmes, fantaisie et réflexion, sur fond de poignante nostalgie et grâce à des comédiens qui se donnent à fond... Doux plaisirs du théâtre.

À voir

TT *Les Poupées persanes*, tragi-comédie d’Aïda Asgharzadeh mise en scène par Régis Vallée, durée 1h40. Jusqu’au 30 septembre, Théâtre des Béliers, Paris 18^e, tél. : 01 42 62 35 00.

Lundi 5 septembre 2022

De Téhéran à Avoriaz en passant par la révolution

THÉÂTRE *Les Poupées persanes*, d'Aïda Asgharzadeh, invitent au partage d'un conte très personnel, fait d'humour et de convictions, dans l'ombre sinistre des intolérants.

Faussement insouciants, vibrants et virevoltants sur la musique que signe Manuel Peskine, en partie jouée en direct sur un superbe tar (luth pratiqué en Perse depuis le XVI^e siècle), quatre étudiants vivent dans l'Iran des années 1970. Ils contestent l'autoritarisme du chah, sa police secrète implacable et le manque de liberté. Puis c'est la chute du monarque Mohammad Reza Pahlavi et l'arrivée au pouvoir des islamistes, avec à leur tête l'ayatollah Khomeini. La lutte contre ce pouvoir sans partage se développe ; à Téhéran comme dans tout le pays, la répression est sauvage. La violence rôde dans les rues, les prisons et les postes de police. Nombreux sont alors les Iraniens qui tentent de fuir.

À l'aube de l'an 2000, ne reste pour les exilés survivants que le souvenir confus d'un pays lointain, d'amours morts, de parents disparus... Tel est le conte que propose Aïda Asgharzadeh dans ces *Poupées persanes* qu'elle interprète en compagnie de Toufan Manoutcheri, Ariane Mourier, Sylvain Mossot, Kamel Isker et

Azize Kabouche. Régis Vallée, qui assure la mise en scène, dit de cette histoire qu'elle « est belle, passionnante, rocambolesque, à la fois drôle et émouvante ». Dans une écriture poétique qui s'amuse par exemple ainsi : « Chut ! Les murs ont des souris, et les souris ont des oreilles. » Ce qui est bien vu, et que le public a découvert avec bonheur deux années de suite dans le off d'Avignon et en cette rentrée théâtrale à Paris, en se pressant dans la salle des Béliers dès la fin du mois d'août.

« JE ME DOIS DE RACONTER L'HISTOIRE DE MES PARENTS »

Née en France, Aïda Asgharzadeh se souvient « de soirées à rallonge » dans le salon familial, et de cette réflexion récurrente de son père faite à sa mère : « C'est peut-être pire aujourd'hui, mais ce n'était pas bien avant. » Alors, l'autrice, qui sait décidément bien manier la réflexion et l'humour, tout comme le chaud et le froid, a choisi d'installer son conte au soleil oriental et dans la neige d'Avoriaz. Avec des allers-retours dans lesquels on ne se perd jamais, des flash-back qui parfois font frissonner ou jaillir

des larmes, des répliques et des situations qui relèvent de la farce.

Un jour, ajoute Aïda Asgharzadeh, « j'ai compris que mes parents avaient vécu sous la contrainte, qu'ils avaient défié une dynastie, participé à une révolte (pour destituer la monarchie), puis lutté contre une révolution (islamique) ; qu'ils étaient des résistants, des intellectuels, des évadés, des recherchés, des exilés (...). Je me dois de raconter leur histoire ». Laquelle défile à toute vitesse, et l'on ne voit pas le temps passer. Ni les époques s'entrechoquer ou les espoirs se fissurer. Parce qu'Aïda Asgharzadeh, à qui l'on doit déjà *les Vibrants* ou encore *la Main de Leïla*, textes qui lui valurent d'être en 2018 consacrée meilleure auteure francophone, sait, en se confrontant à sa propre histoire, trouver la bonne tonalité. Pour détricoter un univers dans lequel la fiction ne serait qu'un décor opaque sans la puissante lumière du réel. ■

GÉRALD ROSSI

Les Poupées persanes, d'Aïda Asgharzadeh, jusqu'au 30 septembre aux Béliers parisiens, 14 bis, rue Sainte-Isaure, Paris 18^e; téléphone : 01 42 62 35 00.



Des années 1970 jusqu'à l'aube de l'an 2000, une pièce poignante qui raconte le vécu des Iraniens. A. GUERRERO



3

THÉÂTRE

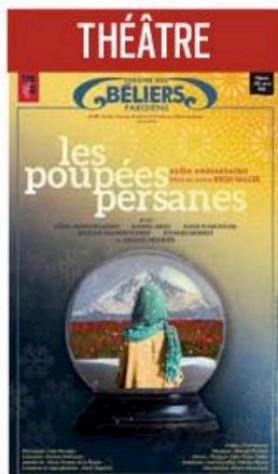
BONS BAISERS D'IRAN.

PAR ANNA NOBILI

Telles des poupées russes, ces « Poupées persanes » s'emboîtent à l'envi, dévoilant secrets et mystères. Elles livrent en parallèle les destins des amoureux Bijan et Manijeh pendant la révolution iranienne et d'une famille en France à l'cube des années 2000. Quête des racines et combat politique se mêlent dans un conte de toute beauté signé Aïda Asgharzadeh, qui incarne aussi l'une des héroïnes. Régis Vallée, complice de longue date d'Alexis Michalik, orchestre la mise en scène de cette épopée contemporaine, qui virevolte et émeut. « LES POUPÉES PERSANES », Théâtre des Béliers parisiens, Paris-18°.

PARIS MATCH

« Les poupées persanes »,
jusqu'au
30 octobre,
théâtre des
Béliers parisiens
(Paris XVIII^e).



CHACUN CHERCHE SON SHAH

■ Cette formidable pièce autobiographique d'Aïda Asgharzadeh balaie le destin récent d'un peuple entier : les Iraniens. C'est justement parce que ces « poupées » ont refusé d'être des marionnettes de leur régime qu'elles ont – presque – tout perdu. En une heure et demie, avec six comédiens qui incarnent chacun deux ou trois personnages, on passe de l'Iran du shah en 1975-1979, où l'on s'amusait joyeusement mais où on était aussi censuré et arrêté par la Savak, à l'Iran des mollahs, où les intellectuels et les artistes sont bâillonnés, massacrés et les femmes voilées. Quatre étudiants croient établir la démocratie en renversant la monarchie et en mettant Khomeyni au pouvoir. Ils découvrent trop tard que la « mollaharchie », c'est mille fois pire que Reza Chah. Résister ? Fuir ? Les deux. En 2000, certains ont refait leur vie en France, deux bébés ont grandi... Les scènes se succèdent à toute vitesse grâce à des décors ingénieux. Le ton passe du rire à la tragédie, avec des dialogues très drôles, des accents justes. C'est une prouesse de jeu et de mise en scène, et une histoire poignante qui ne finit pas si mal. — Catherine Schwaab

IDÉES DE SORTIE | PARIS « Changer l'eau des fleurs », « les Poupées persanes », « Dîner de famille », « la Machine de Turing »... En cette fin d'été, les spectacles de qualité ne manquent pas dans les salles parisiennes.

Nos cinq coups de cœur dans les théâtres de la capitale

■ « Les Poupées persanes » pour s'évader

Après un triomphe au off du Festival d'Avignon en 2021 et 2022, « les Poupées persanes » arrive dans la capitale. L'histoire déroule un effet gigogne similaire aux poupées russes, en empilant des strates d'histoires. Quatre universitaires dans l'Iran des années 1970, la chute du Shah à l'arrivée au pouvoir du régime islamique. En France, deux sœurs rechignent à l'idée de célébrer l'an 2000 à la montagne en famille.

Il y a aussi l'histoire d'amour d'un couple mythique des légendes perses. Sous des airs badins de comédie, la pièce porte un propos bien plus profond, et extrêmement touchant. Elle raconte le déracinement, les idéaux révolutionnaires fourvoyés, la poésie ancestrale, la filiation, le sacrifice et les blessures. Dans sa mise en scène, imaginative et rythmée, Régis Vallée fait valser les six comédiens entre les rôles et les époques, manipuler des blocs de décor sur roulettes qui s'ouvrent et se déploient pour projeter l'action d'une bibliothèque de Téhéran en 1971 à un chalet à Avoriaz en 1999, d'un appartement francilien à une prison iranienne de 1979, d'un col de montagne à une voiture ou un télésiège... Détendu par l'humour, on se fait cueillir. Touché en plein cœur.

« Les Poupées persanes »,
d'Aïda Asgharzadeh, du 24 août
au 30 septembre aux Béliers
parisiens. Du mardi au samedi
21 heures, dimanche à 15 heures.
Tarif : 36 €, moitié prix pour
les habitants du XVIII^e,
10 € pour les moins de 26 ans.
Tél. 01.42.62.35.00.

Les Poupées persanes

Conte
perçant

PAR RODOLPHE FOUANO

Le tableau poétique d'un Iran où s'emboîtent les destins, avant et après la révolution islamique.



Kamel Isker, Sylvain Mossot (second plan), Ariane Mourier et Aïda Asgharzadeh, l'autrice. Remarquée à Avignon, la pièce attire le public parisien depuis la rentrée.

Les *Poupées persanes* prouvent que le théâtre n'est pas condamné à singer le cinéma à grand renfort de technologies quand trois bouts de chiffons suffisent à l'évocation poétique. Ce conte oriental, ponctué de musique traditionnelle en live et porté par six comédiens qui interprètent plusieurs rôles (remarquable Toufan Manoutcheri), commence par le rituel « Il était une fois » à la mode iranienne : « *Yekibou yekinabou...* » Le public ne s'y est pas trompé : remarquable dans le Off du festival d'Avignon en 2021 et 2022, la pièce connaît depuis la rentrée le meilleur accueil à Paris.

Parce que « *l'exactitude du réel n'a pas d'importance* » et que « *seules les émotions sont vraies* », on suit comme un palpitant feuilleton les intrigues qui s'entrelacent de 1971 à décembre 1999, avec pour toile de fond la chute du shah d'Iran et l'avènement de la révolution islamique (1979). Aïda Asgharzadeh, l'autrice

née à Paris en 1986, s'est inspirée de l'histoire de sa propre famille et interprète elle-même avec talent deux personnages.

Les récits s'emboîtent vivement, telles des poupées russes, non sans humour parfois et toujours avec sensibilité, évoquant la violence, le déchirement de l'exil, les ombres de la filiation et surtout la mauvaise conscience d'une génération (celle des parents) qui s'est fait voler sa révolution en ouvrant la porte à l'extrémisme religieux. Décors ingénieux, belle lumière, vidéo avec juste ce qu'il faut d'images d'archives. Une piqûre de rappel que l'actualité rend bien utile. ■

Texte d'Aïda Asgharzadeh. Mise en scène de Régis Vallée. Décors de Philippe Jasko et Régis Vallée. Vidéos de Fred Heusse. Musique de Manuel Peskine. Théâtre des Béliers parisiens (Paris, XVIII^e). Du mardi au samedi à 21 heures, le dimanche à 15 heures. Jusqu'au 8 janvier 2023. Durée : 1 h 40. Tarifs : de 10 à 39 euros. Tél. : 01-42-62-35-00. theatredesbeliersparisiens.com

Les Poupées persanes

au théâtre des Béliers Parisiens

Née en France, Aïda Asgharzadeh découvre tardivement le passé de ses parents, intellectuels Iraniens en lutte contre la monarchie des années soixante-dix, puis contre la révolution islamique. Recherchés et contraints de fuir, ils s'installent en France. Un passé, une culture, dont Aïda a honte et qui la met en colère. Jusqu'au jour où elle comprend... Et prend la plume.

© Alejandro Guerrero



Aïda Asgharzadeh joue aussi Bahar et Manijeh jeune.

Auteure et comédienne, ses créations (et notamment "Les Vibrants", "La Main de Leïla", nommées aux Molière) sont

des succès. Très attachée à la question de l'héritage social, familial ou historique, elle se décide enfin à prendre à bras le corps sa propre histoire. Entre le conte et l'épopée, hier et aujourd'hui, ici et là-bas, le voyage est magnifique. « Petite et adolescente, je ne parvenais pas à me trouver une identité. Le pays de mes parents était à l'époque méconnu ici, j'étais dans le déni et je détestais ce nom imprononçable. J'entendais parler politique à la maison, la dictature, le Shah, c'était parfois houleux, mais quand je posais des questions, ils répondaient toujours à côté et ne me parlaient pas de leur implication dans la révolution. Puis, tout en m'imposant de faire des études supérieures, ils ne se sont jamais opposés à mon désir d'entrer dans une école de théâtre. Aujourd'hui, j'ai la chance d'avoir une double culture dans le sens où je parle persan. C'est en faisant un voyage en Iran, et je ne m'explique pas pourquoi, que je me suis sentie brusquement Iranienne. Je devais

avoir 15 ans. J'ai eu un truc pour ce pays malgré ses mœurs auxquels je n'adhère pas... Les paysages, l'architecture, les jardins et l'accueil que vous réservent les gens sont incroyables.

J'ai beaucoup lu, et peu à peu j'ai compris

Puis, nous sommes partis avec l'équipe à la découverte de ce pays. C'est pour ça qu'il y a deux époques dans le spectacle, qu'il n'est pas focalisé sur l'histoire de l'Iran et la destitution du Shah. Il est aussi question de mon point de vue lorsque j'ai découvert le passé de mes parents et que j'ai eu honte d'avoir eu honte d'eux, de mes origines, des fautes de français qu'ils faisaient alors qu'ils avaient vécu des choses incroyables qu'ils n'ont jamais revendiquées, et moi j'étais là à les juger... Leur fuite avec ma sœur qui avait quatre ans est vraiment celle qu'on voit dans le spectacle. C'est particulier de quitter son pays alors qu'on n'en n'a pas envie, et c'est encore pire de se dire qu'on ne pourra peut-être pas y revenir. Quand ils ont fait ce voyage après, ça a été très éprouvant, ils ne reconnaissaient plus rien de ce qu'ils avaient laissé. J'avais en tête de raconter tout ça mais je trouvais toujours un prétexte pour ne pas le faire. Aujourd'hui, je suis fière d'avoir pu racon-

ter mon histoire à travers la leur, et tellement émue d'avoir vu mon père pleurer et d'entendre ma mère me dire : C'est beau parce que grâce à ça, je n'ai plus ce sentiment de culpabilité. Voilà. C'est le travail le plus honnête que j'ai jamais fait et j'aime ce spectacle profondément. Je remercie tous les producteurs de ce spectacle dont l'accompagnement et l'engagement ont été précieux à chaque étape de notre création. »

Régis Vallée, le metteur en scène.



Comédien, musicien et chanteur, il passe des pièces du répertoire à celles d'Alexis Michalik avec lequel il se lie d'amitié. « J'ai découvert avec lui le sens du rythme et l'importance du choix d'une équipe. » Alors que la reprise de « Les producteurs » au théâtre de Paris se profile et le rend fou de joie, il évoque avec enthousiasme « Les poupées Persanes ».

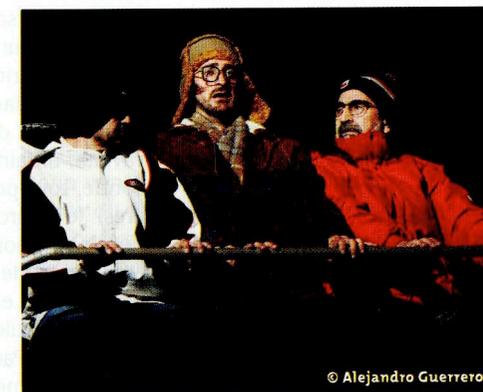
« Après avoir mis en scène « La main de Leïla » qu'Aïda a co-écrit avec Kamel Isker, j'ai eu un véritable coup de cœur pour cette équipe. Lorsqu'Aïda m'a dit vouloir écrire sur ses origines et me confier la mise en scène de ce nouveau spectacle, j'ai été rempli de gratitude face à la responsabilité qu'elle me confiait. Pour « Les Poupées persanes », j'ai repris la même équipe technique ainsi que la même troupe d'acteurs que pour « La Main de Leïla », enrichie de l'arrivée de 3 nouvelles recrues. Nous sommes partis à la découverte de l'Iran dont nous sommes revenus avec une sorte de boîte aux trésors qui allait me servir pour la direction d'acteur et pour les images du spectacle. C'est une fresque très riche qui se passe dans l'Iran des années 70 où l'on suit une bande d'étudiants, et en France à Avoriaz où une mère d'origine Iranienne et ses deux filles fêtent Noël et le passage à l'an 2000. On alterne entre ces époques et ces lieux ! C'est passionnant car il faut être compréhensible pour les spectateurs, et au service de l'écriture d'Aïda pour que le souffle de l'épopée embarque les spectateurs. Mais les difficultés obligent à être inventif et si, à travers ce voyage théâtral, on peut donner envie aux jeunes générations qui ne connaissent pas tout ça de se documenter sur l'Iran et sa culture, le pari est gagné ! »

Ariane Mourier est Niloofar.



Avocate, comédienne, danseuse, clown... « Nous sommes amies depuis longtemps avec Aïda, j'admirais son écriture très fine et parfois très drôle, et j'ai suivi l'évolution de son travail par amitié. Puis un jour, elle m'a parlé de cette histoire très personnelle qu'elle voulait partager et m'a annoncé qu'il y avait dedans un rôle pour moi, celui de Niloofar, sa sœur. En fait, j'ai un double rôle : l'un est assez proche de moi, l'autre non. C'est une musulmane pratiquante avec l'accent iranien et j'ai dû beaucoup travailler pour ça. Pour moi qui sortais d'un Shakespeare, ça a été un vrai défi ! L'histoire raconte une révolution et un exil, avec de nombreux thèmes abordés et ce côté épopée. C'est la petite histoire dans la grande. Le spectacle est dense, mais la mise en scène de Régis aide beaucoup à le recevoir une fois que l'on a accepté de se laisser emmener. On a commencé fin août et pour l'instant on a des salles pleines. Ce que j'adore aussi dans cette pièce, c'est que c'est à la fois une comédie et un drame entre scènes très drôles et scènes dramatiques. Nous avons une équipe formidable, très soudée et il est facile de travailler sous la direction de Régis. Et puis l'auteure est là, on peut lui poser des questions, comme on aurait aimé que Molière et Shakespeare soient encore en vie et nous révèlent certains mystères ! Maintenant, j'ai très envie que les gens continuent à venir car c'est un beau voyage que de partir du soleil iranien et d'arriver dans les neiges d'Avoriaz. »

Jeanne Hoffstetter



© Alejandro Guerrero

THÉÂTRE

Destins iraniens

Les Poupées persanes,
d'Aïda Asgharzadeh,
mis en scène par Régis Vallée

Cette pièce d'Aïda Asgharzadeh raconte les destins de deux familles iraniennes, de la fin des années 1970 à l'aube du III^e millénaire. Une pièce entre rires et larmes où résonne une actualité brûlante.

Inévitablement, en prenant place dans les rangs du théâtre, on pense à elles : ces femmes qui, depuis la mort de la jeune Mahsa Amini à Téhéran en septembre dernier, ont coupé leurs cheveux, jeté leur voile au feu et manifesté pour la liberté, au péril de leur vie. Entre la réalité et la fiction des *Poupées persanes*, qui triomphe cet automne à Paris avant de partir en tournée, le lien invisible d'un courage infini.

La pièce navigue entre l'Iran des années 1970 et Avoriaz, en Haute-Savoie, fin 1999. Deux horizons, deux époques qui forment les deux volets d'une seule et même épopée romanesque. « *Yeki bood, Yeki nabood...* » (l'équivalent de « Il était une fois » en farsi), ainsi com-



mence ce spectacle où le public suit, tenu en haleine de bout en bout, les destins enchevêtrés de Bijan, Manijeh, Manoucher, Bahar ou encore Sepideh. Six formidables comédiens (Aïda Asgharzadeh, Ariane Mourier, Toufan Manoutcheri, Sylvain Mossot, Kamel Isker et Azize Kabouche) assurant chacun plusieurs rôles, mènent tambour battant une intrigue pleine de rebondissements.

De l'université de Téhéran au télésiège de la station alpine, en passant par la prison d'Evin jusqu'au hall de l'aéroport d'Orly, quelques simples éléments de décors suffisent en un clin d'œil à changer de lieu au gré d'une mise en scène pleine d'astuces et de poésie. Le metteur en

scène Régis Vallée orchestre ainsi joliment le lien entre les personnages des deux époques, magnifiquement par la plume d'Aïda Asgharzadeh, née en France en 1982 de parents iraniens. Le texte oscille sans cesse entre l'optimisme du conte et l'horreur d'un régime incommensurable ; il joue sans relâche avec les émotions, entraînant le spectateur sur des pentes vertigineuses entre rires et larmes. Un vibrant hommage à la mémoire du peuple iranien, à cette beauté résistante malgré les noirceurs du malheur, qui brille en son sein une lueur d'espoir.

Marie-Valentine Chaudon

Au théâtre des Béliers parisiens jusqu'au 8 janvier puis en tournée theatredesbeliersparisiens.com

***Les Poupées persanes*, une pièce en écho aux rêves de libertés des femmes en Iran**

Après les succès remarquables au Off d'Avignon en 2021 et 2022, l'œuvre de l'auteur et comédienne franco-iranienne Aïda Asgharzadeh est donnée au Théâtre des Béliers parisiens jusqu'au 14 décembre.

Par Figaro avec AFP

Publié le 10/10/2022 à 11:55, mis à jour le 11/10/2022 à 11:58



La pièce d'Aïda Asgharzadeh, *Les Poupées persanes*, est jouée jusqu'au 14 décembre 2022 au Théâtre des Béliers parisiens. AFP/Emmanuel Dunand

Lorsque [Aïda Asgharzadeh](#) écrit en 2018 *Les Poupées persanes*, inspirée de l'histoire de ses parents exilés par la Révolution iranienne, elle ne s' imagine pas que cette pièce puisse faire entendre une résonance particulière quatre ans plus tard.

Depuis les manifestations déclenchées fin septembre par le décès en détention de la jeune [Mahsa Amini](#), l'auteur franco-iranienne de 35 ans ne regarde plus de la même façon sa pièce, un succès récent du festival off d'Avignon qui se joue actuellement au Théâtre des Béliers parisiens.

» LIRE AUSSI - [«De quoi la mort de Mahsa Amini en Iran est-elle le nom ?»](#)

Les Poupées persanes, mise en scène par Régis Vallée, s'inspire librement de l'histoire de ses parents, engagés politiquement contre le Chah Mohammad Reza Pahlavi, avant de fuir le pays avec l'instauration du régime islamique. C'est l'histoire d'un échec, mais aussi un hommage à ses parents: *«leur plus grand regret, c'est d'avoir voulu quelque chose, de ne pas l'avoir obtenu, d'avoir obtenu pire. Ils ont vécu une forme de honte pendant longtemps»*, affirme à l'AFP Aïda Asgharzadeh, qui est née en France. *«Quand j'étais petite, je me souviens que je ne comprenais pas pourquoi mes parents ne cessaient de dire "on a échoué"; ils ne m'expliquaient pas»*, se souvient-elle.

» LIRE AUSSI - [La Main de Leïla, la comédie déchirante d'Aïda Asgharzadeh et Kamel Isker](#)

Un retour émouvant dans le passé

Dans la pièce, elle imagine une histoire un peu différente, celle de deux couples d'universitaires aspirant à un changement de régime dans les années 1970. Un des couples finit par être séparé brutalement, lui croupissant en prison pendant des années, elle fuyant en France avec sa fille et celle d'une amie, qu'elle élève comme sa propre fille. Les scènes se succèdent avec un flash-back entre l'Iran de cette époque et la France du début des années 2000.

«Quand mes parents ont lu d'abord le texte, ils étaient assez distants, ça a été un choc quelque part et ils avaient besoin de digérer», affirme l'auteur qui a coécrit entre autres *La Main de Leïla*, nommée aux Molières. *«Puis quand ils l'ont vue pour la première fois sur scène, ils étaient extrêmement émus...je n'ai jamais vu mon père pleurer comme ça, ça les a replongés dans les souvenirs»*, avoue avec émotion Aïda Asgharzadeh.

En Iran, son père était recherché, changeait sans cesse d'appartements; avec sa mère, ils ont pu s'échapper in extremis à travers le Kurdistan iranien, grâce à un passeur. *«Ils avaient hésité à prendre ma sœur, alors âgée de quatre ans, tellement ils étaient persuadés qu'ils allaient revenir quelques semaines plus tard»*. *«En revoyant la pièce, ma mère m'a dit que c'était comme si la pièce avait nettoyé la honte, une sorte de catharsis»*, confie l'artiste, également comédienne.

Aïda Asgharzadeh joue elle-même deux personnages, dont celui qui se rapproche de sa mère, une enseignante qui apparaît au départ les bras nus, avant se voiler. *«Le public est frappé immédiatement par la différence et c'est de ça dont il s'agit aujourd'hui: les femmes manifestent pour la liberté de choisir de porter le voile ou pas, de ne pas subir une imposition»*, constate l'auteur-comédienne.

Elle se dit émue et fière de cette population qui *«risque sa vie chaque jour»* et affirme, malgré *«la peur d'un nouvel échec»*, avoir de l'espoir car *«cette révolte prend des proportions plus grandes que celles qui l'ont précédée»*. L'artiste confie enfin avoir eu, enfant, une relation *«trouble»* avec l'Iran: *«Quand j'étais à l'école, j'avais envie d'être Française, bien que je parle le farsi. Plus tard, quand j'ai compris ce qui est arrivé à mes parents, j'ai eu honte d'avoir honte. Avec cette pièce, je me sens plus Iranienne que jamais, comme la sœur de ces femmes qui manifestent»*.

« La révolte des femmes iraniennes secoue en profondeur le régime » Abonnés

Entretien Née en France, Aïda Asgharzadeh présente actuellement à Paris *Les Poupées persanes*, une pièce inspirée par l'histoire de ses parents qui ont fui l'Iran en 1982. Elle suit avec admiration, et inquiétude, la révolte des femmes en Iran.

Recueilli par Marie-Valentine Chaudon, le 23/09/2022 à 15:12

☒ Lecture en 2 min.



Dans ce dossier

Théâtre

Salles de spectacles, une rentrée tendue et innovante



Théâtre : Paloma Fernández Sobrino, parler de l'intime pour aller vers l'autre



Philippe Torreton et sa « mémé », pleine d'amour et de bon sens



« Dernier coup de ciseaux » : 3 000 représentations, un million de spectateurs et 11 ans de succès



[Voir plus d'articles](#)

La Croix : Quel regard portez-vous sur ces jeunes femmes qui, à la suite de la mort de Mahsa Amini en garde à vue pour un voile mal ajusté, ont manifesté et brûlé leur voile en public ?

Aïda Asgharzadeh : Voir ces femmes danser et jeter leur voile au feu, c'est très beau et d'un courage extrême, qu'on ne peut pas vraiment comprendre en vivant en France. Elles risquent leur vie pour ces gestes fortement symboliques et en même temps, pour elles, c'est une question de survie. À un moment donné, l'oppression devient si forte que la survie, ce n'est plus se taire et obéir, mais se révolter.

À lire aussi Iran : avec le hashtag #MahsaAmini, un mouvement inédit de rébellion des femmes

J'ai toujours été frappée par la capacité des femmes iraniennes dans leur vie quotidienne à se faire entendre. Ma mère, par exemple, s'impose beaucoup plus que moi. Mais je suis inquiète pour celles qui manifestent en Iran, j'ai vraiment peur pour elles. Depuis quelques jours, les réseaux sociaux ont été coupés, et on ne sait plus ce qui se passe là-bas. Je crains que la répression de cette révolte soit encore plus dure que celle des mouvements précédents car cette fois, elle vient des femmes. Elle secoue en profondeur le système et ses interdits.

Vous jouez actuellement *Les Poupées persanes*, la pièce que vous avez écrite d'après l'histoire vos parents. Comment ce spectacle résonne-t-il avec l'actualité ?

Vous jouez actuellement *Les Poupées persanes*, la pièce que vous avez écrite d'après l'histoire vos parents. Comment ce spectacle résonne-t-il avec l'actualité ?

A. A : Les échos sont troublants. Au début du spectacle, mon personnage est en robe à manches courtes, les cheveux détachés. Puis, après la révolution islamique, elle doit porter le voile intégral... Nous sommes au théâtre mais cette transformation, le moment où je dois cacher mes cheveux longs sous le voile, me bouleverse particulièrement ces jours-ci et je sens aussi des réactions plus fortes du public dans la salle.

À lire aussi Les Iraniennes à la pointe de la révolte contre le régime de Téhéran

Dans *Les Poupées persanes*, je raconte, de façon romancée, l'histoire de mes parents. Ils étaient opposants au chah dans les années 1970 puis ils ont dû fuir l'Iran du jour au lendemain, à la fin de l'année 1982, après la mise en place du régime islamique. À l'époque, ils pensaient que leur exil serait temporaire. Ils ne pouvaient pas imaginer que ce régime tiendrait et pourtant, voilà où nous en sommes aujourd'hui...

Vous êtes née à Paris en 1986, quels sont aujourd'hui vos liens avec l'Iran ?

A. A : Je suis allée trois fois en Iran. La première fois, j'avais 15 ans et j'accompagnais ma mère qui voulait revoir son père mourant. J'y suis retournée en 2019 pour préparer *Les Poupées persanes*, en me disant que c'était peut-être la dernière fois. Je suis très triste pour ce pays magnifique écrasé par ce régime : les habitants sont d'une grande générosité, ils ont le cœur sur la main, la culture est d'une richesse incroyable, les paysages d'une telle beauté... Aujourd'hui, nous n'avons presque plus de famille là-bas, tout le monde est parti aux quatre coins de monde. Que faire d'autre ? Le « mouvement vert » en 2009 avait suscité beaucoup d'espoir, puis il a échoué. Cette nouvelle révolte va-t-elle changer les choses ? J'aimerais le croire, mais ce régime est tellement puissant, c'est difficile d'être optimiste.